

POÈTES & ROMANCIERS D'AUJOURD'HUI

Léon BOCQUET



'IL est une poésie méridionale qui, à des qualités de verve et d'éclat joint trop souvent la négligence, le laisser-aller, un excès de facilité, la griserie des mots creux et sonores, le manque de composition qui la

font dégénérer en un incoercible bavardage, il est aussi une poésie septentrionale, qu'on pourrait opposer à la première, poésie plus réfléchie, plus condensée, s'exprimant en vers plus pleins, plus nourris de substance, plus riches de moelle, et, pour tout dire, plus intérieurs. De cette poésie septentrionale, M. Léon Bocquet est aujourd'hui un des représentants les plus distingués. Bien que les talents soient nombreux parmi ceux de notre génération, il en est peu que l'on puisse comparer au sien. Tels de ses ouvrages, par exemple *Les Cygnes noirs*, sont des livres rares, exceptionnels même par la gravité haute de l'inspiration, jointe à la perfection constante de la forme. Il est honteux pour notre époque qu'une œuvre de ce prix n'ait pas une notoriété plus éclatante, que jamais on ne la cite, que jamais on ne la mette en vue comme le spécimen caractéristique de tout un art. Il n'est peut-être pas sans intérêt d'en rechercher les raisons. Nous négligerons volontairement les travaux que M. Léon Bocquet a publiés en dehors de ses poèmes, y compris son très bel essai sur Albert Samain, modèle du genre. Et, laissant même de côté son premier recueil *Les Sensations*, nous n'examinerons que ses trois ouvrages essentiels.

A propos du plus ancien, *Flandre*, on ne manquera pas de prononcer le nom du cher et grand Georges Rodenbach. Car les critiques sont ainsi : certains mots, qu'ils ne connaissaient pas avant de les avoir découverts chez certains poètes, leur semblent appartenir exclusivement à ces poètes, et detonner chez les autres. Ils ne tiennent point compte de la diversité des natures ; il leur suffit qu'on parle de ciels du Nord, de dimanches gris, qu'on décrive des parloirs de couvent ou des parvis déserts pour qu'on soit forcément un plagiaire de Roden-

bach, de même qu'il leur suffit qu'on parle de faunes, de chèvres et de naïades pour qu'on soit forcément un pasticheur de Chénier. Ils jugent les poètes sur leur vocabulaire, parce que le vocabulaire est ce qui les frappe tout d'abord. Ils sont incapables de les juger sur leur sensibilité, parce qu'il leur faudrait faire, pour la pénétrer, un effort dont ils sont incapables. Rodenbach est un citadin ; M. Léon Bocquet est un rural. Il a décrit quelque part sa maison natale, toute basse, et dont l'auvent est dominé par un vieux hêtre. C'est donc premièrement la Flandre campagnarde qu'il a dépeinte ; il a chanté ses grandes plaines avec leurs hameaux épars et l'humilité de leurs toits de chaume çà et là dispersés. Pour dire le souffle du vent qui balaie les jardins et les vergers, il a trouvé des mots parfumés de houblon et de buis ; pour dire la blonde chevelure des moissons, il a trouvé des mots dorés comme le blé mûr ; peu de pages sont plus imprégnées de saveur champêtre que celles qu'il a vouées à la terre où il est né. Mais, quand il est venu dans la ville, sa sensibilité s'est émue à d'autres impressions que celles qui émurent jadis le poète de Bruges. Sans doute, l'ombre des églises s'allongea-t-elle sur ses premières années ; sans doute sa jeunesse fut-elle hallucinée par l'affliction des cloches. Il a entendu les carillons bercer les quartiers assoupis de leur musique surannée ; il a écouté le cœur de sa province palpiter dans ses beffrois ; il a, lui aussi, regardé la ville mourir au crépuscule, comme enveloppée d'un linceul de glas. Son rêve s'est égaré par les rues endormies qu'imageait la cornette d'une nonne se rendant à l'office ; d'autres fois, il allait se noyer dans l'eau morte des canaux où se miraient des ponts en ruines, toute la pierraille des quais habillée de mousse et de pariétaires. Mais, tandis que Rodenbach avait exclusivement, de ses yeux rêveurs, contemplé la ville nostalgique et déclinante, M. Léon Bocquet, issu d'une race de travailleurs, voit principalement en elle une force active et consciente, une ruche fiévreuse ; et il nous dit le bourdonnement des ateliers ; il nous montre les cheminées des usines crachant des fumées noires, les machines tranchant et broyant ; il nous promène sur les quais où

des bateaux marchands exhalent le goudron, où des camions surchargés de sacs entravés roulent sur le pavé lourdement. Et de même qu'il nous décrivait tout à l'heure, dans la plaine, les laboureurs courbés sur leurs sillons, il nous décrit maintenant les mineurs hâves, aux mains noires, et tout un monde d'ouvriers qu'il saisit comme à la lueur des hauts fourneaux. Cette Flandre que Rodenbach nous a peinte inoubliablement songeuse, religieuse, M. Léon Bocquet nous l'a peinte laborieuse, industrielle, presque affairée. Pour rendre des impressions si différentes, les deux artistes ont employé des moyens nécessairement dissemblables : autant le vers de Rodenbach est feutré, alangui d'un charme délicieusement morbide, autant celui de M. Léon Bocquet est ferme, précis, arrêté, ne manquant jamais de vigueur et capable de raccourcis saisissants. *Flandre* est un des meilleurs recueils qu'ait produits la poésie dite de terroir. Mais, tandis que le poète de terroir n'est ordinairement apte qu'à recommencer toujours le même livre sur son village nourricier, M. Léon Bocquet, qui, s'il était bien de son terroir, était plus encore un poète, ne tarda pas à élargir son horizon, et après ce volume dédié par son amour à la terre maternelle, il en donna d'autres, d'une humanité plus générale et plus pathétique.

Cinq ans après paraissaient *Les Cygnes noirs*, œuvre d'une tristesse implacable et hautaine, où sanglote l'automne, où cingle une bise âpre et froide, où tourbillonnent les feuilles mortes. Les cygnes noirs, ce sont les rêves sombres, les ennuis, les désespoirs de l'artiste. Ils font penser à Baudelaire, à Verlaine, à Samain, à Guérin, au Berlioz de la Symphonie fantastique. Le poète a passé des années à chercher, à travailler. Avidé de créer et de s'épanouir, il se sent condamné à une existence neutre et sans efficacité : ses espoirs se sont dispersés au vent de sa jeunesse et il voudrait inutilement les rassembler. Il est las d'attendre et de souffrir, las des soirs sans amour, des heures grises, las de tant de songeries stériles et d'aspirations vaines ; il voudrait aimer toutes les femmes, moins par l'appât d'une jouissance égoïste que pour la joie de consoler, de semer du bonheur. Il n'a plus en lui qu'une atroce amertume. Rien ne lui fait envie ; le néant de son rêve l'épouvante, et devant l'inconnu de l'avenir il éprouve une indicible frayeur. Cependant voici que de la ville monte le baiser du soir, tel qu'un grand cri de désir et d'espérance. Le poète sort ; il erre sans but par les rues, le cœur étreint par une anxiété douloureuse ; il monte

chez l'amie qui berce son découragement et l'endort sous sa caresse. Il oublie un instant le monde qui l'a tant fait souffrir. Mais son amour même n'est pas heureux ; il est sans flamme, sans allégresse ; il n'est qu'un rêve amer ; il n'est qu'une ferveur triste et menteuse puisqu'il ne remplit pas son plus bel espoir. Il se retire, avec une atroce sensation de vide et de dégoût. Pourtant son âme renaît à la confiance en voyant un soir d'hiver, près de la lampe, sa compagne coudre au coin du feu, tandis qu'au dehors siffle le vent et s'obstine l'averse. Rien d'exquis comme cette page intime, parfaite dans sa simplicité calme. Mais le démon de la chair veille. Le poète est jeune : il est travaillé de désirs passionnés ; ses lèvres veulent des baisers brûlants ; une fureur secrète consume les amants ; roulés dans les flots de leur amour, ils échangent des caresses ardentes, où tremble leur mutuelle angoisse. A certains jours, ils pensent défaillir d'anxiété. Ce n'est pas encore le bonheur. Triste à périr, le poète traîne « le mal d'une âme obscure et le désir coupable et puissant de la mort ». Son âme, écorchée à vif, aspire au repos : il faut rompre. Et c'est la fin de son amour, un soir d'octobre, dans la chambre sans lampe. Le voici de nouveau seul, le front lourd de spleen et de désenchantement, le corps lassé par l'effort de vivre. La nuit grandit sa détresse ; la fièvre bat ses tempes ; son insomnie fiévreuse est obsédée par la chimère qui surgit de l'ombre et enfonce sur lui, comme des dards, ses yeux ardents. Mais le poète hésite à confier son mal à l'œuvre qu'il porte en lui ; il a l'orgueil de ses chagrins ; il sait la fote railleuse et qu'elle rirait de lui sans le comprendre. Mais il en a assez de mourir toujours : il veut renaître. Il secoue sa torpeur malade. Il ouvre les yeux autour de lui ; il regarde, par un matin d'été, ses frères qui travaillent au soleil. Repris par l'amour de la terre maternelle, épris de l'aurore qui déplie le cœur des plantes, il va essayer de lutter, de vaincre. Le laborieux ressuscite en lui ; n'est-il pas d'une race courageuse et forte ? Il faut que la vie plie devant lui. Il aime les artisans, ceux qui peinent à l'usine et aux champs. Il se reprend au charme des choses simples. Il décide de revenir au village, abriter sa fatigue de vivre dans la fraîcheur d'un verger baigné de clair de lune. C'est fini des soirs d'angoisse et des veilles douloureuses ; son âme s'ouvre large à la détresse humaine ; il se donne aux souffrants, aux malheureux. Le Passé meurt avec un grand cri : et le poète laisse voir, à la fin de son livre, le visage d'une fiancée qui lui

sourit, lointaine encore, mais bien réelle. Le bonheur sera possible, peut-être.

Toutes ces nuances ont été exprimées par M. Léon Bocquet avec une sincérité émouvante et une grande maîtrise. Et certes nous ne prétendons pas qu'il ait été le seul à traverser cette crise ; mais parmi ceux qui, l'ayant traversée, ont essayé de la traduire, il en est peu qui y soient parvenus avec un égal talent. C'est assez dire qu'en dehors de leur valeur littéraire, *Les Cygnes noirs* sont un document psychologique qui apporte une contribution précieuse à l'étude de l'âme des jeunes hommes de notre génération inquiète et désemparée : et lorsque MM. Louis Estève et George Gaudion réimprimeront leur essai sur *Les Héritages du Romantisme*, ils pourront très heureusement compléter certain chapitre par de nombreuses citations empruntées aux *Cygnes noirs*. Rien n'est plus intéressant, je dirai même plus respectable que ces doutes de soi-même, ces anxiétés, ces confuses aspirations qui prennent leur source dans ce qu'il peut y avoir, chez un être jeune, de plus délicat et de plus élevé. C'est ce que la critique, lors de la parution des *Cygnes noirs*, semble avoir assez peu compris. Un livre si tourmenté, si douloureux, la changeait trop de cette médiocrité pâteuse, de cet optimisme satisfait, de cette nonchalance sentimentale qu'elle aime à trouver dans les volumes de vers et qui correspondent si bien à son goût. *Les Cygnes noirs* obligeaient le lecteur à réfléchir, à faire effort pour pénétrer dans une âme en désarroi, violemment troublée, très différente sans doute de la sienne : c'était trop exiger. Ils commandaient au plus haut degré la sympathie, sentiment dont les confrères sont d'autant plus avares qu'ils en font dans leurs manifestes un plus pompeux étalage. La critique se trouvait en présence d'un poète recueilli, pénétré, sincère, qui ne parlait pas haut, qui n'avait pas cette assurance verbeuse, cette intrépide bonne opinion de soi-même à quoi se reconnaît le classique arriviste, et qui confessait humblement ses doutes, ses scrupules : elle ne pouvait entendre quoi que ce fût à son langage. En outre, la souffrance de M. Léon Bocquet, moins due sans doute à des faits extérieurs qu'à sa profonde sensibilité de vrai poète, ne pouvait que surprendre le parterre. « M. X. nous dit qu'il souffre », écrivait naguère le critique d'un grand journal à propos d'un poète dont le nom importe peu. « Mais il néglige de nous dire pourquoi. Pour quelle raison souffre-t-il ? Nous ne le savons point : et c'est ce qui nous empêche de nous intéresser à sa souffrance. » Paroles délicieuses de naïveté, de niaiserie. Le lec-

teur, convaincu que la tristesse du poète est en raison des circonstances de sa vie, ne veut pas admettre que cette tristesse soit un état de sa nature et que, sans elle, le poète ne serait pas un poète ; il veut qu'on lui raconte l'incident, l'anecdote, le potin qui a dû, selon lui, occasionner sa souffrance. Si cette petite histoire fait défaut dans l'existence du poète, le poète n'a pour le lecteur aucune raison de souffrir. S'il souffre quand même, c'est qu'il le veut bien ; le lecteur ne le plaint pas. Il se moque même de lui : cela s'est vu. Et c'est peut-être excessif ; car, enfin, on ne peut pas demander à un critique d'être intelligent ; mais, quand il ne comprend pas, il devrait le dire, et ne pas ajouter la suffisance à son aveuglement.

Les Branches lourdes forment un recueil moins désespéré que *Les Cygnes noirs*. Le poète est devenu époux et père. Il est heureux dans son double amour ; la saine et pure douceur du foyer apaise son tourment ; une femme et un enfant tissent autour de lui une atmosphère de clémence. Et cependant, parce qu'il est poète, il ne saurait goûter son bonheur sans inquiétude. Il y a encore pour lui des jours mauvais et découragés. La foule n'entend pas sa voix blessée, son chant triste : elle acclame les baladins et les pitres de l'art : elle reste indifférente à la véritable poésie. L'angoisse du poète se fait plus cruelle. Il travaille, il lutte sans entrevoir, même de loin, la récompense de son effort. Le fardeau est trop lourd pour lui. A certains soirs, sa détresse est si intense qu'il songe à la mort. Il l'appelle. Les êtres chers qui sont toute sa vie le retiennent. Il faut vivre pour eux. N'aurait-il pas demandé trop à la vie ? Peut-être que le bonheur est là, sous ce toit « où sont assis le silence et l'amour » ; il est dans la douceur de l'air matinal, dans l'odeur des fleurs reposées. Courbé sous un devoir souvent âpre et dur, le poète n'a pas de ces joies vives qui soulèvent l'âme en un élan de gratitude enthousiaste ; mais il a, en somme, des joies humbles et calmes. Il veut surmonter son rêve, dominer sa destinée ; il s'enferme en une gravité résignée ; il sent qu'à trop se plaindre il perdrait de sa fierté. Il estime plus digne de relever le front, laissant à peine deviner sa douleur au pli d'un sourire un peu amer et lointain, à l'accueil fraternel qu'il réserve à tout ce qui souffre. Il rentre encore au pays natal ; il écoute les conseils affectueux du passé ; il se reprend à aimer le travail obscur, sans gloire, des artisans et des tâcherons de son village ; il fera comme eux : et sans attendre du présent le prix de son labeur, il s'en remet avec confiance à la justice de

l'avenir. C'est la conclusion, très noble, on le voit, de ce beau livre.

Peu d'œuvres portent plus que celle-ci la marque d'une âme déchirée par l'inquiétude. C'est ce qui en fait la rare valeur. Mais, par une aberration du goût, d'ailleurs bien naturelle chez les critiques, on lui reproche précisément ce qui la distingue des autres. La critique blâme régulièrement dans une œuvre ce qu'elle en devrait le plus admirer. Mais pour aimer des livres tels que *Les Cygnes noirs* ou *Les Branches lourdes*, il faut ou bien avoir souffert soi-même, ou bien être un poète comme l'auteur, avoir une âme douloureuse qui soit en communion avec la sienne. Les deux cas sont peu fréquents. Si beaucoup de gens ont eu des épreuves, peu ont été au fond de la douleur. Pour la plupart des hommes, la grosse affaire en ce monde, c'est d'éviter d'être malheureux ; quand le malheur arrive, il s'agit avant tout de s'y soustraire. Seul, le poète a ce don magnifique de la souffrance ; et par ce don, plus que par tout autre, il est un être moralement supérieur. C'est cette faculté de souffrir qu'on devrait aimer et vénérer en lui ; aussi est-ce précisément là ce qu'on ne manque jamais de lui reprocher. Cette souffrance sans raison apparente, sans motif défini, cette souffrance quand même, irrite le vulgaire ; il se heurte à une énigme dont il est incapable de pénétrer le sens ; comme il est trop content de soi pour accuser sa propre médiocrité, c'est donc le poète qu'il accuse d'être anormal et hors nature. Le lecteur se met à la place du poète : il se dit qu'un homme qui a un intérieur paisible, une femme aimante, un enfant, et qui gagne sa vie, n'a pas à se plaindre de la destinée : que veut-il de plus ? Les natures moyennes ont l'horreur de la souffrance, comme si elles redoutaient en elle quelque chose qui pourrait les élever. Les poètes la recherchent au contraire, parce qu'ils se sentent rapprochés par elle de l'absolu vers lequel ils aspirent.

L'œuvre de M. Léon Bocquet baigne donc tout entière dans une très pure atmosphère morale. Par là, elle doit être, pour bien des lecteurs, un réel sujet d'étonnement. Mais, si c'est l'un de ses grands mérites, ce n'est pas le seul. Les poèmes de M. Léon Bocquet sont en outre animés d'un souffle vigoureux. On sait que pour certains le souffle n'est pas autre chose que la faculté de dire en deux cents vers ce qui peut être aussi bien dit en cinquante. A leur sens, un poème n'a de souffle que quand il dure longtemps, de même qu'un poète n'a de puissance que quand il prend une grosse voix. M. Léon Bocquet prouve qu'il peut y avoir du souffle

en une seule page, si cette page est pleine et nombreuse, riche d'harmonie et de substance. Il se garde donc volontairement de la rhétorique, du développement oratoire, où se dilue le sentiment qui perd alors sa force et sa grâce. Le vers de M. Léon Bocquet puise dans sa concentration tout son pouvoir ; il a de la force, non par le moyen de mots tapageurs, mais par la chaleur de l'émotion intime ; et comme celui de tous les véritables poètes, il a le don mystérieux du prolongement ; sa musique se répercute infiniment en nous. Quant à la forme de M. Léon Bocquet, elle tend de plus en plus à s'épurer en s'enrichissant. Non qu'elle n'ait pas toujours été claire et bien française ; mais, comme tous les poètes de sa génération à qui le vers parnassien ne suffisait plus et que le vers symboliste ne satisfaisait pas entièrement, M. Léon Bocquet, tout en résistant aux suggestions de l'art nouveau n'a point manqué d'être troublé par son charme. Le métier des *Cygnes* et des *Branches* est plus savant encore que celui de *Flandre* ; la langue est plus savoureuse, l'orchestration plus nourrie. Fidèle aux admirations de sa prime jeunesse, M. Léon Bocquet, qui exprime des sentiments toujours plus caractérisés, a trouvé sa technique idéale : technique très sûre, très parfaite, dont la souplesse saura toujours se plier aux rêves qu'elle devra traduire.

Qu'un tel poète n'ait donc pas encore obtenu la consécration de son effort, c'est assurément très injuste, mais c'est aussi très naturel. Le contraire surprendrait. M. Léon Bocquet est un vrai poète ; c'est-à-dire qu'il a contre lui tous ceux qui ne le sont pas. Son œuvre n'a point ce qu'il faut pour séduire le vulgaire ; très sincère, très douloureuse, elle n'a rien de l'écoeuvante fadeur, du spiritualisme sirupeux en honneur dans les salons et les milieux académiques ; elle ne saura jamais conquérir les journaux, les gens du monde, les souverains dispensateurs de récompenses et de gloire, sensibles uniquement à la banalité et à la platitude. L'art de M. Léon Bocquet est pur et élevé : mais il ne proclame pas à chaque instant qu'il l'est ; et puisque l'on parle tant à notre époque d'une renaissance idéaliste, M. Léon Bocquet sait que le véritable idéalisme est celui qui se dégage d'une œuvre sans que l'auteur ait à intervenir pour le faire ressortir ; il sait que le véritable poète idéaliste n'est pas celui qui décide d'abord qu'il sera idéaliste avant d'avoir écrit un vers. Il n'y a donc pas à s'étonner que le public ait fait à tant de poètes quelconques la place qu'il n'a pas faite à l'auteur des *Cygnes noirs*. C'est une loi, bien connue des artistes, que tout ce qui est douloureux

soit raillé, que tout ce qui a du caractère, de l'accent, de l'émotion, soit sacrifié à ce qui est ordinaire et sans charme. Malheur au poète qui dépasse la moyenne ! Les faveurs ne sont pas pour lui. L'indifférence témoignée

par les médiocres à l'art de M. Léon Bocquet est le signe indéniable de sa supériorité.

ANDRÉ FOULON DE VAULX.